

le libertaire

HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

Pour la France :	Pour l'Étranger :
Un an. 8 fr.	Un an. 10 fr.
Six mois. . . . 4 fr.	Six mois. . . . 5 fr.

Rédaction & Administration : 69, b^d de Belleville, Paris

Adresser tout ce qui concerne le journal à CONTENT

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Les Rédempteurs

Voici Noël, fête de la nativité du Christ.

Toute la chrétienté relentit d'allégresse et d'enthousiasme des hymnes de gloire, des hymnes d'espoir, des hymnes remplis de pitié et de ferveur à l'égard de l'homme-Dieu, qui fut crucifié, par lui-même, pour le rachat des fautes, des crimes, de l'homme, des hommes ; pour la rédemption d'un monde d'impuretés, d'orgueil et de folies. C'est là, du moins, l'interprétation, donnée par l'Eglise, du supplice du « Divin Sauveur ».

Croyance, absurdité, religiosité, fanatisme.

Car depuis bientôt deux siècles que le martyr du Christ fut consommé, le monde n'apparaît pas avoir beaucoup changé, tellement l'évolution et la transformation des sociétés humaines est lente, et comme auparavant, les fautes, les crimes continuent et continuent à être commis, à être perpétrés par l'homme, contre l'homme. Et par ceux-là mêmes qui se recommandent de Jésus-Christ et au nom même du Crucifié. Toutes fautes, tous crimes qui ne furent point rachetés et qui sont encore à expier par les coupables. Mais que nous expions durement, nous, pour eux.

Ce fut donc en vain que le Christ souffrit, bafoué, gravit son Calvaire et mourut sur la Croix, odieusement torturé par les prétoriens romains et par la populace puisqu'il reste tant encore à pardonner au monde.

Jésus, fils de Dieu (divinité, exilé, faussé), victime des haines des Marchands du Temple, victime d'un Judas, victime de l'indifférence d'un Ponce-Pilate, est mort comme un gueux qu'on assassine, au nom du Droit (?) et de la Justice(?), au nom de la Société établie sur des principes barbares et inhumains, au nom d'une Morale aussi faussée qu'elle est impudente et canaille. Au nom, tout simplement, disons le mot, du Droit du plus Fort.

Qu'y a-t-il de changé depuis lors ?

La religion du Christ, transformée par le Catholicisme en religion d'Etat, apostolique et romaine, a fait peser sa dure et implacable emprise sur les cerveaux et plongé l'humanité dans une nuit interminable de croyances absurdes et de sanglantes folies.

Et les faux frères, les traîtres : les Judas ; et les profiteurs, les exploitateurs : les Marchands du Temple ; et les satisfais, les égoïstes : les Ponce-Pilates tout loujourns de ce monde, où ils règnent en maîtres, dans l'abjection et la sclérose. Et les peuples asservis, comme les esclaves de la Rome antique, gémissent toujours, sous le bon plaisir des patriciens, sous le despotisme des Césars, avec en plus la faim qui les anémie et les décime.

Voici Noël, fête de la nativité du Christ.

Peuple ! à l'encontre des chrétiens, n'attends rien d'un quelconque Messie : fût-il l'Homme ou Dieu. Mais pour racheter les fautes, pour racheter la lâcheté séculaire, ne compte que sur toi, sur toi seul. Sache vouloir te libérer. Sache vouloir réclamer tes droits. Sache prendre ce qui te revient... ta part de bonheur sur terre, en ce monde-ci, et non point dans un paradis qu'on ne s'imagine pas, dans l'autre monde.

Pour racheter nos fautes, nos faiblesses, notre lâcheté, car quoique nous puissions faire et dire, nous sommes du peuple et ne valons par conséquent, pas mieux que lui... lorsque nous ne faisons pas mieux et rien ne sert de lui lancer l'anthème lorsque soi-même on n'a pas fait preuve, non pas seulement de sentiments, ce qui est peu, mais d'actions, ce qui est tout, plus élevées et pour nous redimer ne comptons pas sur d'autres que sur nous-mêmes, ne comptons que sur notre propre sacrifice.

Et notre délivrance ne sera la récompense que de nos efforts et de nos volontés associées.

Voici Noël, fête de la nativité du Christ.

Des rédempteurs, nous en connaissons pourtant en ce monde-ci. Reste à savoir si les sacrifices, les luttas de ceux-là ne seront point stériles et n'apporteront pas au monde les espérances qu'ils suscitent en nos cœurs.

Seul sur notre sphère, un peuple, grand par le nombre, mais bien plus grand par la mission sublime qu'il assume, secourant la passivité de sa masse asservie et ignorante, a dénoncé, au grand effroi des maîtres et des valets, mais aussi à la trop grande indifférence des autres peuples, les fautes, les sottises, les crimes de notre monde, de notre époque, et gravité de ce fait, en but au courroux, aux assauts, aux persécutions des grands, des gouvernants, dont il est venu troubler la quiétude, son Calvaire, son Golgotha.

Son supplice a pour noms : Blocus, famine.

Le Peuple Russe est notre rédempteur, lui, qui, essayant de se sauver de la sujétion et des mille maux du régime capitaliste, met ainsi en application les principes qui sont notre raison d'être et nous trempent pour la lutte.

Le laissons-nous périr sans tâcher de lui porter secours et aide efficaces, alors que c'est pour nous tous qu'il souffre et se bat ?

Seuls sur notre sphère, quelques hommes — ils ne sont pas légion, hélas ! les courageux à bon escient, les courageux pour la bonne cause, les courageux qui n'ont point à compter sur la renommée et les honneurs, mais sur la répression et les persécutions des gouvernants, sur les insultes et la haine des imbéciles — quelques hommes seulement se sont refusés à la tuerie, ont dénoncé, au milieu de l'égarément et de la folie universels, au risque de leur liberté et de leur vie, les fautes de guerre, les pourvoyeurs de charniers, les profiteurs de la mort.

Combien sont-ils dans ce pays ceux qui ont mis leurs actes d'accord avec leur conscience, avec leurs principes ?

On ne répète jamais trop le nom, les noms de ces valeureux, de ces courageux qui, connaissant, comme beaucoup d'autres, les causes de la guerre impie, honteuse et déshonorante, se refusèrent à abdiquer, à pactiser avec la lâcheté générale et, « superbe cas de conscience », se refusèrent à tuer... à tuer pour les appétits et les convoitises de nos maîtres. — Alors que des millions d'hommes, rongés par leur frein pour la plupart, à l'appel de la mobilisation, qui avait dû les dresser, en insurgés, quittaient foyer, famille, travail, bonheur relatif, pour l'embrigadement, l'assujettissement, le dressage à l'assassinat, la guerre odieuse, le champ de bataille, le carnage, la mort à chaque pas, en perspective, ceux-là se refusèrent à cette besogne infâme et dégradante s'il en fut ; le métier de guerrier, et répondirent non ! à l'ordre de mobilisation.

On n'exaltera, on ne magnifiera jamais trop de tels actes, si simples pourtant, et qui trouveraient, demain, les gouvernements désemparés s'ils se généralisaient.

De ces hommes, qui font honneur à l'espèce humaine, l'un Paul Savignyn, fut fusillé.

Souvenons-nous et rappelons sa mémoire pour l'édification de nos semblables, pour notre propre édification. Un autre, Louis Lecoq, condamné à 6 ans de prison par un Conseil de guerre en 1917, alors qu'il serait des gènes républicains où il était enfermé depuis 1912 pour propagande anarchiste, (ce qui lui fait à son actif, présentement, plus de 7 ans de prison sans discontinuer), n'a point connu l'amnistie et git au fond d'une oubliette, loin du monde, loin de ses amis, dans l'effroyable pénitence d'Albertville, où, malgré sa force d'âme et son indomptable énergie, on finira bien par le faire crever, si nous n'arrivons pas, par nos protestations, par nos efforts, à le tirer du lieu infect où il meurt lentement.

Il est un autre homme qui, s'inspirant de notre philosophie anarchiste et de son courage, continuait la tradition, renouvelée de l'Antiquité, des héros de l'Anarchie, des Ravachols, Emile Henry, Vaillant, Caserio et d'autres plus obscurs, s'érigea un beau jour en justicier, contre un des fomentateurs et des responsables du formidable et sanglant conflit, qui mit aux prises l'entière humanité.

Son nom : Cottin, qui constitue pour nous un symbole, son acte qui synthétise les révoltes contenues de tout un peuple contre le tyran qui cherche à l'asservir davantage, ne peut, dans notre esprit de même que celui de notre camarade Barbé, dont nos lecteurs et amis connaissent la valeureuse attitude, être séparé pour la commune glorification et réparation des deux autres noms précités.

Les exemples que nous donnèrent ces hommes, ces Rédempteurs, sont trop grands pour qu'ils soient périssables.

Is rachètent quelque peu, dans la mesure où cela est possible, la souillure de notre conscience collective, conscience souillée par le crime que nous avons subi, que nous avons laissé s'accomplir et perdurer... jusqu'au bout.

Is nous serviront d'exemples auprès des générations à venir, qui ne comprendront guère ce qui fut notre passivité, notre soumission et notre honte.

CONTENT.

Camarades de Paris et Banlieue, aidez à la vie et au développement du « Libertaire » en assistant à la grande Fête artistique que nous organisons pour samedi, à la Bellevilloise. On trouve des bulletins au « Libertaire ».

SAMEDI SOIR 27 DÉCEMBRE A 8 H. 30

SALLE DE LA BELLEVILLOISE

23, rue Boyer, 23

Métro : Martin-Nadaud

SOIRÉE ARTISTIQUE

réservée

AUX SOUSCRIPTEURS DU « LIBERTAIRE » BI-HEBDOMADAIRE

Nombreux poètes, chansonniers, musiciens et interprètes

PARMI LESQUELS

Coladant, Brocard, Clouys, D'Avray, Guérard, F. Jack, Paul Paillette, F. Mourat, Georges Willocoq, Loréal, Bicot, Mesdames Esther Israël, Chabert, Glaudot, Emilienne, Marianne, C. Andrée, Milly.

CONCOURS CERTAIN DE

Messieurs Henriès et Jeansens, de l'Eldorado, artistes lyriques. Mme Claudia Ryss, élève de Ch. d'Avray

Concours probable de Madame Nine Pinson, de la Scala.

Au piano : le compositeur André THUMERELLE

Entre deux parties de concert :

Allocution par notre camarade Sébastien FAURE

On pourra se procurer des bulletins de souscriptions dans nos bureaux et au café de la Bellevilloise, à partir de 7 heures.

Le bulletin donnant droit à 13 numéros

1 fr. 95

Le carnet de 5 bulletins

9 fr. 75

NOËL !

C'est Noël... Dans les somptueuses églises on fête un anniversaire, et quel anniversaire, celui de la naissance d'un pauvre hère, d'un gueux révolté contre la barbarie humaine, d'un grand philosophe. Vivant il fut persécuté, traqué, assassiné. Mort, il est encensé. Il est dans une église, sur le fûet, entre un âne et une vache. On le fête dans de luxueuses églises, dans la soie, le velours, l'or et le diamant. Il est vrai que les ânes et les vaches sont toujours là, sous forme de pauvres croyants et de catins dévotes. Dans une atmosphère tiède et parfumée, aux sons délicieux des orgues, les assistants jettent des mots et des cris qu'ils ne comprennent pas, qu'ils sont incapables de comprendre. Gueules, fides ! c'est Noël !

Puis un prêtre monte dans une dentelle de bois finement sculpté et déclame un vague sermon qui résonne comme un bruit de pluie. Il prononce les mots : Bonheur, Charité, Fraternité, Vie, mais sa soutane est tachée de la croix de guerre ; preuve de sa sauvagerie et de son esprit de meurtre. Il parle d'abstinence et de chasteté, mais il expédie son boniment à la course pour approcher de quelques minutes l'instant délicieux d'un souper de frince qui l'attend et il lorgne crapuleusement les femmes du demi et du grand monde qui laissent voir leur gorge nacrée par leurs fourrures entr'ouvertes. Ment, prêtre hypocrite ! donnez des loges pour le paradis à l'effroyable d'héritages ! Du haut de la chaire brandis ton crucifix ! Parle, crève, vocifère, bave, déraisonne et nous endorms, c'est Noël !

La comédie terminée, le troupeau se rue aux portes avec des grognements de bêtes affamées. Enfoirés dans leur pelisse, les riches élégants sautent dans leur automobile sans prendre garde aux vices mentaux qui, dans ces minutes, centrent creux tendent timidement la main. Et sur les avenues ouatées, les luxueuses voitures, silencieuses et rapides, s'éloignent dans le blanc.

Le moment si ardemment désiré est venu. Dans les riches demeures, sous une profusion de globes électriques, les tables éblouissantes de blancheur, chargées de fleurs, d'argenterie et de cristaux d'incalculable valeur sont entourées de gens comme il faut qui mangent, dévorent, bafrent et s'introduisent de la nourriture dans le corps comme s'ils n'avaient plus mangé depuis deux ans. On mange, on boit, on rit, on chante, on se saoule. C'est Noël !

Et dans des mansardes nues, sordides, glaciales, des femmes et des bambins, pâles, décharnés, sans pain, sans feu et sans lumière, grelottent sur leur grabat.

Dans les arrière-brasseries où le mercure des thermomètres s'élève jusqu'au trentième degré, des prostituées et des officiers font la noce. Là, la nourriture, les baisers, les vices, les soupires, les fesses, les fleurs et les caresses, tout s'y paye comptant. Là, tout est comédie, chiqué, grimace. Les visages sont des masques, les paroles des cris, les galons d'or sont en crotte, les fleurs en papier, la soie en coton, les diamants des bijoux sont taillés dans des culs de vieilles bouteilles. Le vin c'est de la teinture, le eau c'est de l'âne, le mouton du chien et le poulet du corbeau. Les rires sont faux, les soupires sont des grimaces et les baisers des dégoûts de bave. Et les malheureux au visage crépité, badigeonné et vernis, décollés jusqu'au ventre et retournés jusqu'au ventre, exhibant sur leur ventre molle et avariée des postures obscènes, exhalant une odeur de violette, de sautoir, de cold cream et de bidet, enfilent de la nourriture dans leur estomac d'antrache jusqu'à s'en faire crever. Là, comme chez les bons

bourgeois en famille, on boit, on bâfre, on rit, on gueule, on se saoule : C'est Noël !

Et dans des pauvres chambrettes, de petites ouvrières exténuées, anémiées, souffrant de la poitrine, tirent courageusement l'aiguille, cellant tard, bien tard, pour gagner les quelques sous de plus qui leur permettront d'offrir une bûche à leur humble petit père.

O pauvres hères ! minables gueux ! mais gardez-vous bien de céder à cette tentation de travailler ! C'est donc votre labeur de Sisyphe et employez votre force à l'indignation des parasites qui vivent de vous, et vous n'aurez plus la douleur de voir des Noëls, de voir vos maîtres crever de chaleur et d'indigestion, pendant que vous et vos enfants mourrez de misère, de froid et de faim.

MART-CELL.

... et toujours d'actualité

« De l'Illustration du 27 juillet 1889 cet extrait :

Un philosophe de mes amis qui s'efforce de dégager de l'Exposition sa signification morale me disait hier :

— Tout arrive à son heure. La civilisation parisienne et on pourrait dire la civilisation moderne a trouvé sa représentation exacte : c'est la danse du ventre !

Et comme je me récriais :

— Eh ! oui, dit mon philosophe, trouvez-moi une mimique qui exprime mieux l'apathie de plaisir que le balancement des épaules ! La danse du ventre ! Mais le ventre était tout, et le monde entier faisant tout pour le ventre, la danse du ventre est naturellement la danse d'aujourd'hui. Le 19^e siècle, Messier Gaster est le grand potentat de la vie moderne. Vivent le ventre, et la danse du ventre ! Qu'une danseuse de la rue du Caire ou une Espagnole du Cirque d'Hiver s'avise de danser la danse du cœur, je suppose, on lui éclatera de rire au nez. Le ventre, le ventre et toujours le ventre ! Voilà ce qu'il y a de souverain au temps d'affamés, de mangeurs, d'irascibles où nous vivons. Les peuples auront beau se mettre en République, ils auront toujours un souverain, sa Majesté le Ventre ! Mon homme étant en verve :

— continua :

— La politique actuelle, mon cher, à la bien définir, qu'est-ce donc ? Du patriotisme, du dévouement, de la science, allons donc ! Ne soyons ni naïfs ni dupes. C'est tout bonnement la danse du ventre.

J'ai mangé, je veux remanger et j'empêche de manger au ratelier ceux qui veulent manger à ma place. Danse du ventre, vous dis-je. Les opportunistes ont le ventre plein, les boulangistes ont le ventre creux. De là, troubles, querelles, manifestations, candidatures, affiches, insultes, etc., etc. Au fond et en réalité, danse du ventre !

Et le contribuable, et le public, vous moi, les bons gens, les braves gens travaillent pour le ventre des danseurs ! »

Conférence S. Faure

A une semaine d'intervalle il vient de nous être donné de voir deux belles manifestations. L'une, la première, à caractère vraiment populaire et au sens bien révolutionnaire fut l'organisation du meeting du Comité de Défense Sociale pour l'Amnistie totale, pour la cessation de toutes interventions contre la Russie révolutionnaire. L'autre, la deuxième, à caractère plus intime, plus privé si nous pouvons dire, et dont le sens fut plein de cordiale et chaleureuse sympathie, d'un profond sentiment d'amitié pour le grand tribun anarchiste Sébastien Faure, que nous eûmes tous le plaisir d'entendre à nouveau, en public, depuis le temps, trop long, où il dut cesser sa propagande.

Après avoir dit de quelle émotion il est emporté par la vue de tant de visages amis, Sébastien Faure aborda le ou, plus exactement, les sujets de sa conférence. Mais il a à cœur de parler tout d'abord de « son affaire ».

« Vous seriez surpris, dit-il, si je ne parlais que de l'ère, car nous avons à nous entretenir de questions d'intérêt général autrement intéressantes ; mais vous seriez étonnés si je ne m'en souciais moi. Rassurez-vous : je ne dis rien que ce qu'il faut pour balayer cette ornière, une fois pour toutes et définitivement ; mais je dirai tout ce qu'il faut pour dissiper toute hésitation, si la lecture de la brochure « Une infamie » n'a pas déjà suffi à cette tâche. »

Avec des précisions d'une clarté très vive et d'une force péremptoire, l'orateur établit qu'il a été victime d'une machination abjecte dont le but était de le disqualifier et de se débarrasser du directeur de Ce qu'il faut dire, du fondateur de la Ruche, du doctrinaire athée, de l'agitateur révolutionnaire, de l'éducateur anarchiste et surtout de l'âme de la résistance à la guerre dont il était nécessaire de briser l'effort à tout prix.

La élue gouvernementale avait espéré me casser les reins et j'ai plus d'une fois redouté qu'elle n'y réussisse, lorsque, dans la cellule glaciale de Fresnes, miné par la maladie, affaibli par la faim, je me demandais si je ne sortais pas de cet enfer les pieds devant. Mais mes camarades ont compté sans mon indomptable énergie, sans ma volonté de vivre. J'attendrai moi ; je me sens, aujourd'hui, retrempe pour l'épreuve, ma lucidité est restée intacte, ma puissance de travail n'a pas diminué ; mon vieux cœur est redevenu jeune au contact des vôtres ; mes convictions se sont fortifiées par la persécution ; ma haine contre la société maudite que nous subissons s'est accrue. J'ai, irrévocablement, il y a 35 ans de cela, consacré ma vie à la cause de l'idéal anarchiste. Tant que ma bouche pourra parler, tant que ma main pourra tenir une plume, tant que mon cœur battra, je resterai fidèle à cet idéal et ne serai que pour le faire connaître et aimer ! »

De longs applaudissements accueillent ces admirables déclarations.

La Guerre

C'est le fait dominant, dit le conférencier, celui qui pèse et longtemps encore pesera sur nous, celui qui conditionne présentement toute la vie sociale.

« Bien entendu, dans chaque pays, les gouvernants scélérats proclament qu'ils n'ont pas voulu la guerre, qu'elle leur a été imposée, qu'ils la subissent, qu'il s'agit, à n'en pouvoir douter, cette fois-ci, d'une guerre strictement défensive. »

Sébastien Faure affirme et prouve que la guerre de 1914 a été préparée, préméditée, organisée par tous les impérialismes criminels contre tous les peuples abusés.

Il estime que, en préconisant l'union sacrée, en poussant aveuglément les peuples vers la frontière, gouvernants, diplomates, parlementaires, journalistes, fournisseurs d'armée, spéculateurs et mercantis étaient dans leur rôle ; tous ces gens forment, dans chaque pays, la partie de la guerre.

Mais les autres ? Ceux pour qui la guerre est, toujours, la pire des calamités, ceux qui, ne possédant rien, n'ont rien à défendre, ceux qui n'ont aucune raison de haïr, ceux qu'on contraint à se battre pour une cause qui n'est pas la leur ?

Et Faure évoque le souvenir des cortèges imposants, des manifestations grandioses qui eurent lieu en juillet 1914 contre la guerre. Il rappelle les vœux, les résolutions votées d'enthousiasme, depuis plus de 10 ans, par le parti socialiste, la C. G. T. et les anarchistes.

« Socialistes, syndicalistes, anarchistes, s'étaient déclarés formellement contre toute guerre. Ils avaient pris un triple engagement : 1^o tout faire pour empêcher la guerre ; 2^o s'ils ne pouvaient l'empêcher, tout faire pour empêcher la mobilisation ; 3^o enfin, dans le cas où leurs efforts contre la guerre et contre la mobilisation resteraient impuissants tout faire pour arrêter le massacre. »

« Que sont devenus ces engagements solennels ? Qu'a-t-on fait de ces serments sacrés ?

« Aujourd'hui que nous sommes en paix, on s'élève contre la guerre ? Mais où sont-ils ceux qui, lorsque nous étions en guerre, ont fait campagne pour la paix ?

« A l'heure décisive, quelle attitude ont prise les dirigeants du Parti socialiste unifié, de la Confédération générale du Travail et — il faut le dire aussi, puisque c'est, hélas ! la vérité — la plupart des militants connus anarchistes ?

« Ils ont dit que cette guerre n'était pas comme les autres ; ils sont entrés d'enthousiasme dans l'Union sacrée ; ils ont abjuré la défense internationale en faveur de la défense nationale. Les hommes sont partis aux armées ; les femmes ont envahi les usines de guerre et tous ont traité de fous ou de traîtres ceux qui tentaient de briser le courant. »

Et, en proie à un visible sentiment de tristesse, notre ami ajoute : « Que de fois, au cours de cet horrible drame, et sans attendre trois ou quatre ans, mais dès le début, j'ai tenté d'organiser la résistance à la guerre ! Alors, on m'opposait les noms vénérés et aimés de Kropotkine, Grave, Paul Reclus, Laisant, Malat... »



Le traité de paix peut-il laisser subsister le moindre doute sur les origines lointaines et profondes de cette guerre ? Les Impérialismes les plus éhontés s'y affirment cyniquement : le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes y est outrageusement nié ; la guerre au Militarisme y est méconnue ; la Société des Nations y apparaît comme une mystification ; et le souci de faire de cette tragédie la dernière des guerres y est remplacé par un appel oiseux à de prochains et inévitables conflits.

Sébastien Faure termine cette partie de son discours par ces mots : « Notre devoir est tracé et nous avons une tâche immense à accomplir : reprendre contre la guerre notre propagande intransigente d'avant-guerre ; fortifier notre doctrine et nos campagnes ; enseigner et enseigner de celle-ci ; élever nos enfants dans une haine farouche de la guerre et de tout ce qui s'y rattache ; organiser l'Internationale des Peuples à opposer à l'Internationale des gouvernements ; préparer la résistance effective à toute tentative nouvelle. »

La Révolution russe

L'œuvre, dont les développements sont suivis par l'auditoire avec une attention passionnée, aborde un autre fait capital dont les conséquences sont déjà formidables et peuvent être incalculables : la Révolution de Russie. C'est une page ineffaçable de l'histoire universelle.

Bien que nous soyons insuffisamment et mal renseignés sur les événements qui se déroulent là-bas, nous en savons assez pour émettre quelques vérités positives et un jugement réfléchi.

Suit un rapprochement saisissant entre la France de 1789-1793 et la Russie de 1917-1919. C'est que, depuis 1917, une Russie nouvelle s'est levée.

La République des Soviets a soulevé la colère des États capitalistes par l'attitude qu'elle a prise et par son caractère, bien qu'on ait tout fait pour égarer cette nouvelle Russie.

Les raisons de cette haine des gouvernements de tous les pays sont multiples et graves. Faure en cite les principales :

1° Les Soviets ont tué : La guerre faisait rage.

2° Nous ne sommes ni les héritiers ni les successeurs réguliers du régime que nous avons renversé. Aussi, nous ne sommes pas des déshérités et nous ne sommes pas, comme les bourgeois et les financiers porteurs de fonds russes, se fraudant par ces mots : les Russes sont des bandits, des brigands.

3° Nous publions tous les documents concernant les origines de cette guerre. Nous déshonorons ainsi la mesure du possible le programme de notre vie.

4° Nous avons appliqué aux renégats et profiteurs de toutes les Révolutions passées.

5° Pour réaliser notre programme, nous commençons par expropriation et fonder le communisme.

Paysan, voici la terre : elle est à toi. Ouvrier, voici l'usine, elle t'appartient. Techniciens, apportez aux travailleurs des champs et de l'usine, de l'atelier et de la mine le concours de vos lumières et de votre expérience. Savants, voici les écoles, les universités, les bibliothèques et les laboratoires. Peuple, le savoir, l'art, l'industrie, les galeries, les musées, les palais. Faites connaître et aimer la beauté.

Nous voulons que le peuple le plus misérable devienne le plus aisé, que le plus ignorant devienne le plus instruit, que le plus asservi devienne le plus libre.

Quant à vous, bourgeois, oisifs, si vous voulez consommer, produisez. Qui peut travailler et ne travaille pas est un voleur.

On conçoit la fureur des possédants et gouvernants de tous les pays. Aussi se sont-ils coalisés contre la Russie soviétique. Ils ont juré de l'abattre et par l'intervention armée et par la famine.

Après deux ans d'une lutte acharnée, implacable, la République des Soviets est plus forte et plus populaire que jamais.

A l'heure actuelle, la Russie éclairée le monde farouche et obscur. Elle montre la voie ; elle donne l'exemple. Ah ! que ce phare ne s'éteigne jamais !

Nous devons être avec les Russes révolutionnaires en voie de réalisation communisme, quelles que soient les critiques que, du point de vue anarchiste, nous ayons à formuler. Nous avons le devoir de mettre tout en œuvre pour faire cesser l'intervention armée et le blocus.

Que, tout au moins, nos frères de Russie sachent que nous pensons à eux, que nous sommes avec eux, que nous les aimons. Si nous ne pouvons leur envoyer le pain du corps, envoyons-leur le pain du cœur.

Qu'ils sachent que nous souffrons et luttons avec eux, que leur défaite serait notre défaite, comme leur triomphe sera notre victoire.

Honte et malheur à nous, si nous ne nous élevons pas à la hauteur du Devoir à accomplir envers eux !

L'Amnistie

Sébastien Faure commence par situer nettement la pensée anarchiste en ce qui concerne l'amnistie.

« En principe, dit-il, l'anarchiste n'admet pas l'amnistie, telle que, de loin en loin, elle est pratiquée par les gouvernements : d'abord, parce que l'amnistie, c'est l'oubli, c'est le pardon, c'est la clémence, et que les victimes de la répression n'ont rien à se faire pardonner ; ensuite, parce que l'amnistie, si large qu'elle soit, est forcément limitative et partielle. »

« Or, entre détenus politiques et de droit commun, entre condamnés civils et militaires, l'anarchiste n'établit aucune différence essentielle, aucune distinction fondamentale. Tous sont condamnés par des juges, au nom de la loi, et l'anarchiste sait ce qu'est la loi et ce qu'elle vaut les juges. »

La loi est un monument d'iniquité. Au nom de l'autorité, elle n'est que l'expression de la force ; au nom de la propriété, elle n'est que l'expression du vol, de la spoliation ; au nom de la morale, elle n'est que l'expression de l'hypocrisie.

« Elle consacre et sanctionne les tyrannies et usurpations du passé, les préjugés, les croyances et les fourberies séculaires. »

« Quant au juge, civil ou militaire, notre haute philosophie le répudie. Le droit de juger n'appartient à personne. Le juge est sujet à l'erreur et ses chances d'erreur sont accrues par la déformation professionnelle : le juge est le laquais du pouvoir dont il a tout à craindre ou à espérer. Enfin, fût-il un dieu, sa fonction est d'appliquer la loi et nous avons vu ce qu'est la loi. »

« En résumé, l'anarchiste n'admet, en principe, qu'une seule amnistie : l'amnistie totale, celle qui exclut toute personne, celle qui rendra à la liberté tous ceux qui sont enfermés dans les prisons, dans les pénitenciers militaires, dans les compagnies de discipline, dans les bagnes. »

« Une telle amnistie ne peut pas être œuvre de gouvernement, mais œuvre de Révolution sociale. »

« Toutefois, en attendant, nous réclamons une amnistie aussi large que possible. La Chambre morte a voté une amnistie dérisoire. Qui a bénéficié de cette amnistie ? Les pauvres honteux travaillant par le cadavre ou par le pinard. »

« On a libéré, ceux-ci pour mieux garder les autres, ceux qui nous touchent de plus près. On a exclu de l'amnistie les plus courageux, les plus dignes : ceux dont le geste a porté la marque d'une conscience, d'une volonté arrêtée d'un but précis. »

« On a exclu : les mutins de 1917, les marins de la Mer Noire, du Brest et de Toulon ; on a exclu Lecoq, Barbé, Cottin. »

« Qu'attend-on pour rendre à la liberté ? Qu'attend-on pour ouvrir les camps de concentration ? Qu'attend-on pour renvoyer dans leur pays les prisonniers russes et allemands ? »

« Notre devoir, ici, est double : d'une part, apporter à toutes ces victimes le réconfort de notre fraternel appui et, d'autre part, éclairer, émouvoir, convaincre l'opinion publique, seule capable d'exercer sur le Parlement une pression irrésistible d'où sortira la libération de ces infortunés. »

« Au cours de la lutte que nous avons entreprise contre la Société de force et de proie que nous avons juré de culbuter, nous considérons ceux-ci comme des prisonniers tombés aux mains de l'ennemi. Nous devons donc faire le possible pour les en arracher. »

Situation révolutionnaire

Il est dix heures, Sébastien Faure s'excuse de ne pouvoir donner à la dernière partie de sa conférence, toute l'ampleur qu'il lui aurait fallu. Il y reviendra au cours de ses prochaines conférences.

Pour le moment, il se borne à résumer la situation en quelques formules pour ainsi dire, lapidaires.

« Du point de vue politique, déclare-t-il, nous sommes en pleine réaction ; du point de vue économique, en pleine gâchis ; du point de vue financier, en pleine déconiture ; du point de vue intellectuel, en pleine décadence ; du point de vue moral, en pleine dégradation. »

« Tout cet ensemble constitue une situation révolutionnaire. »

« Deux éléments sont nécessaires, mais suffisants à la constituer : »

1° D'une part, des Pouvoirs publics en face d'événements si graves et de problèmes si pressants, qu'ils sont impuissants à résoudre ces problèmes.

2° D'autre part, une opposition énergique, comme les autres. Jusqu'à ce jour, le pouvoir était une fin. Entre nos mains, il n'est qu'un moyen. Fidèles à notre passé, nous réalisons dans la mesure du possible le programme de notre vie.

« Cette incapacité porte aux pouvoirs un coup mortel. Prestige, autorité, force du régime, tout lui manque. »

« Le Pouvoir devient en quelque sorte vacant. »

« D'autre part, une opposition énergique, comme les autres. Jusqu'à ce jour, le pouvoir était une fin. Entre nos mains, il n'est qu'un moyen. Fidèles à notre passé, nous réalisons dans la mesure du possible le programme de notre vie. »

« Il va de soi que de telles solutions sont nécessairement révolutionnaires, car elles touchent au fond même de l'organisation et sapent les bases du Régime impérialiste. »

« Alors, l'idée vient, de plus en plus vigoureuse, qu'il n'y a rien à espérer du Gouvernement et tout à attendre de son renversement. »

« Assétié que cette idée a pris consistence et que les masses populaires en sont imprégnées, la situation cesse d'être normale, elle devient automatiquement révolutionnaire ; et tout événement de quelque importance, de nature à émouvoir, à impressionner fortement, puis à galvaniser le peuple devient le point de départ de l'effort révolutionnaire qui, bien coordonné, emportera le vieux régime. »

PÉRORAISON

« Rien ne manque à une situation révolutionnaire du côté des problèmes à résoudre. Le Gouvernement n'apporte de solution opérante à aucun de ces problèmes : organisation de la paix, crise des loyers, situation financière, régime fiscal, crise des transports, situation économique. »

« Seule, l'opposition propose des solutions efficaces. »

« Il faut que ces solutions soient appuyées sur des groupements nombreux et des masses profondes et que ces masses, elles-mêmes et ces groupements se pénètrent de l'esprit révolutionnaire et de la nécessité d'un bouleversement social intégral et définitif. »

« C'est pourquoi, je préconise le rapprochement, l'entente, l'union sacrée entre tous les éléments pénétrés de cet esprit et sur le point de l'être. »

« Et, dans une péroraison pleine de force, de mouvement, de hymne et d'émotion, Sébastien Faure prêche la nouvelle croisade : croisade des pauvres contre les riches, des travailleurs contre les parasites, des esclaves contre les maîtres. »

« Œuvre gigantesque, tâche colossale à l'accomplissement de laquelle il appelle tous les hommes de bonne volonté : socialistes, syndicalistes et libertaires, manuels et intellectuels, femmes et hommes, jeunes et vieux. »

« Sous l'effort concordant de tous, le Vieux Monde s'effondrera. »

« C'est par une ovation enthousiaste que les dernières paroles de la péroraison finale de Sébastien Faure ont été accueillies. Chacun prend à cœur de lui faire sentir combien on l'aime et il gardera longtemps, nous en sommes sûrs, la vision de cette foule ardente, uniquement composée de camarades, qui l'accablait. »

Sébastien est bien vengé, maintenant par un tel succès, des infâmes accusations qu'on porta contre lui.

LE CAUGHEMAR

(RETROSPECTIF)

Souffrir, pour que s'accomplisse l'effort des buveurs de sang, Cela devient un supplice Qui torture l'innocent.

Jeûner, pour qu'un autre exulte Quand le pain noir est trop cher, Cela devient une insulte Au droit vital de la chair.

Hair le crime avec rage Et rester silencieux, Cela devient un outrage Pour la terre et pour les cieux.

Avoir l'orgueil de soi-même En égarant son pareil Cela devient un blasphème Que la nuit jette au soleil.

Bannir la douceur vivante Qui parle aux cœurs les plus sourds, Cela devient l'épouvante Et la honte de nos jours.

Et l'homme ayant, par le glaive, Acquis l'horreur du soldat, Attend qu'un matin se lève La paix qui viendra trop tard !

Eugène BIZEAU

Propos d'un Paria Foule et Meneurs

C'EST NOËL !

Tout le nuit, on danse, on rit, on chante, on boit, on s'embrasse.

Les établissements de « plaisir » sont pleins. Les prix sont doublés, triplés ! Qu'est-ce que ça fait ? Rien n'est trop cher pour les Victorieux !

Le foule des abrutis est en liesse. Nombreuse elle est cette foule qui ne comprend pas plus malheureusement que les centres dorés des requins du négoce et de la finance.

Combien de petits employés, d'ouvriers se payent cette nuit l'illusion d'être les bourgeois qu'ils haïssent, mais surtout qu'ils envient.

C'EST NOËL !

Triomphant derrière les comptoirs d'éclairage, Bistrot est Roi et ses sujets sont légion. Jusqu'à l'aube, inlassablement il remplira les verres de ces mixtures multicolores qui font du « peuple souverain » le peuple d'esclaves acclamant ses bourreaux.

C'EST NOËL ! Les enfants des Riches ont mis devant la cheminée leurs magnifiques chaussures, prêtes à recevoir les cadeaux que « petit Jésus » ne manquera pas de leur apporter.

Il y a de si jolies poupées pour 150 francs seulement ! Et des tantes, et des canons, et des soldats !

Il n'y a vraiment que l'embarras du choix.

C'EST NOËL ! Et pourtant il y en a qui ne réveillent pas de si bons rêves !

Dans les taudis sans feu, des malheureux souffrent, des enfants subissent les atroces supplices de la faim et du froid. Il y a de pauvres gosses dont les papas attendent encore dans les bagnes la libération que les dirigeants de la République et des mercantis et des sauvages se refusent à leur accorder.

Pour ceux-là, pas de « petit Jésus » ou de « papa Noël » pour leur apporter de ces jolis jouets que leurs yeux brillants de fièvre ont si longtemps contemplé aux étalages des bourgeois.

La lèche des pauvres permet aux exploités cyniques et aux exploités inconscients de quelconquer pendant qu'ils crévent de faim !

Pourtant, il y a des poings qui se serrent !

La Paria ne sont pas tous des Résignés. Parmi eux, il y en a qui veulent faire cesser cette ère de crimes et d'injustices.

Leur verbe vengeur ira troubler la digestion des satisfaits.

Laissez les portes à leur fange, ils prépareront les Noëls futurs : des Noëls où il n'y aura pas de ventres vides et où tous les enfants auront des jouets.

Des jouets qui ne seront ni des tanks, ni des canons, ni des soldats !

P. MALDES.

Amis, abonnez-vous

Faites-nous des abonnés

LA SITUATION

Exploitation et production

Nul n'ignore, s'il est quelque peu au courant des événements, de la vie publique, que pour l'heure normale, la situation, politique, financière, économique, n'est pas sûre et qu'elle a même une tendance marquée à empirer davantage.

La situation est grave.

Mais comme en notre époque la politique ne joue plus guère le rôle qu'en second et à un rôle quelque peu effacé, c'est surtout l'état de nos finances et de notre change, l'état de notre production et de nos échanges qui, plus que la composition de la nouvelle Chambre, que l'élection des sénateurs et d'un nouveau Président de la République, préoccupent à bon droit, économistes, gouvernants, et le peuple. Car c'est de cet état de dépression, d'inertie et d'incertitude que découle le marasme qui inquiète nos économistes et qui pèse présentement sur notre existence, que découlent les craintes et les soucis de demain, toutes mesures, que découlent les perturbations qui agitent le monde ouvrier et qui entravent tout travail sérieux de relèvement.

C'est cet état de choses, produit et résultat de la guerre mondiale, qui bouleversant les mœurs, les coutumes, les rapports entre les hommes, met en péril la société bourgeoise, menace de jeter bas des institutions déshéritées et périmées et pose le problème de la Révolution, de la Transformation, de la Révolution Sociale.

La faillite et la famine nous guettent si des mesures efficaces ne sont pas bientôt prises pour atténuer et faire disparaître progressivement la crise aiguë que nous traversons. Aussi, les hommes d'Etat et économistes s'insistent-ils à trouver une solution à cet état de choses qui ne peut durer, ils le savent, indéfiniment. Solution qui pour n'être pas radicale sera inopérante. Crise par conséquent qui n'ira qu'en s'accroissant de jour en jour et dans laquelle finira par sombrer le régime.

Le problème est ainsi posé : A savoir, qui l'emportera, des forces de Conservation Sociale qui cherchent palliatifs, mesures pour la consolidation d'une situation acquise, qui branle fortement, pour le maintien de privilèges et de prérogatives, ou qui l'emportera des forces de Révolution Sociale qui attendent impatiemment la décomposition d'un régime, ce qui ne saurait tarder, mais qui doit venir s'employer, et cela dans leur propre intérêt, à la précipiter davantage.

Il est quelquefois bon de lire les journaux bourgeois. A condition de savoir lire et de ne pas se laisser brouiller le crâne, on y trouve, parfois, des indications, des faits, qui peuvent nous aider et nous fournir des arguments pour notre besogne de propagande.

La semaine dernière, un grand journal du matin ouvrait une enquête, auprès de personnes compétentes, sur ce sujet :

« Que faut-il faire pour rétablir l'équilibre économique et financier ? »

On n'avoue pas plus ingénument,

Il n'y a rien à faire avec cette masse amorphe, voule, imbécile !

Combien de fois l'avons-nous dite cette phrase ? Combien de fois l'avons-nous entendu dire par les militants momentanément découragés ?

Cette masse n'est voule, amorphe, imbécile que parce que nous ne savons pas la stimuler. Car lorsque nous prenons une personne quelconque de cette masse, nous nous apercevons que, prise individuellement, celle-ci possède des supériorités que nous n'avons pas nous-même. Mais elle n'a qu'un tort, c'est d'être inférieure du côté de son éducation sociale.

Mais si la masse n'a pas encore compris les vérités sociales qui nous animent, sommes-nous certains d'avoir tout fait pour les lui faire comprendre ? Avons-nous eu la lui expliquer, suivant la différence de facultés que possède chaque individu qui la compose ? Avons-nous eu lui parler comme il convenait et aussi souvent qu'il était nécessaire ?

Donc, camarade désabusé, ne désaigrez pas cet est susceptible de grandes choses, quand vous saurez vous en servir.

Eh oui, vous en servir ! Je sais que pour nous, anarchistes, ces mots nous font horreur ; nous préférons bien mieux insulter ces êtres la force de l'initiative individuelle, nous sommes pris en ce moment par l'époque que nous vivons ; nous constatons l'immense travail de suggestion qu'il nous faudrait accomplir pour arriver à déloger des cerveaux la force d'obésité que l'hérédité, l'éducation et l'ambiance du milieu y ont mise. Cette constatation nous amène à prendre la masse comme elle est, pour nous en servir à son meilleur avantage.

Je sais que certains, ayant horreur de cette foule et de la force qu'elle a, se désolent de ne pas en faire quelque chose de maître en pratique pour la faire agir, réprouveront cette méthode, mais ceux-ci ont-ils raison ?

Devraient-ils parce qu'ils ne veulent se servir de leur force d'action, supporter l'autorité gouvernementale des idéistes et des capitalistes ? Doivent-ils, parce que cette masse n'accomplit de gestes que lorsqu'elle lui dicte, supporter et faire supporter à ces dirigeants les conséquences de leurs actes ?

La foule agit quand elle a une autorité morale, sur elle, sera plus forte que l'autorité gouvernementale. Notre force sera plus forte que celle de la police et des différents moyens gouvernementaux, quand nous aurons conscience de la force d'action que nous possédons sur les masses. On nous fasse trêve à notre esprit de critique individuelle qui nous châtre au point de vue de l'action, et mettons notre vouloir à inspirer les masses, celles-ci nous suivront, car elles sentiront en nous le désir de bien faire.

Que la cohésion des forces d'action que nous possédons sur les masses, et nous verrons immédiatement les foules nous suivant vers le but que nous désirons atteindre.

Si une autorité ne se démolit que par une autorité plus forte, que ce soit la nôtre, toute morale, qui, inspirant la masse, la dirigera vers le mieux-être pour tous.

Flotter.

Faire des économies. — Continuation sans aggravation des restrictions.

Emprunter. — Augmentation de la dette publique.

Imposer. — Augmentation des charges du producteur, du travailleur.

C'est simple, trop simple pour pouvoir être efficace.

On ne parle plus de récupérer les bénéfices de guerre ; les dizaines et les dizaines de milliards gagnés (2) dans l'affreuse tourmente, par tous les gros profiteurs, tripoteurs, industriels, commerçants.

On ne parle plus d'imposer la richesse, le luxe, le superflu.

Mais par contre, on parle de la suppression de la journée de huit heures, pour revenir, quotidiennement, à dix et douze heures de travail. Mais par contre on parle d'augmentation du pain, du sucre, des services postaux, des moyens de transport, etc., etc., en un mot de l'augmentation des produits, des services, des moyens nécessaires, indispensables à la vie de tous les jours. Mais par contre on parle de l'augmentation des impôts existants, on parle d'en créer de nouveaux — impôts qui, évidemment, deviendront de plus en plus formidables et retomberont toujours sur les sucs.

Et la situation du prolétaire n'apparaît pas, dans tout cela, devoir beaucoup changer... en mieux, mais paraît devoir encore empirer, devenir plus misérable, plus pénible, plus dure qu'avant.

Quant à celle des oisifs, des privilégiés, elle restera ce qu'elle fut jusqu'alors si le peuple ne dit mot et consent à subir...

En face de cette situation terrible, inextinguible, sans autre solution qu'une transformation radicale et complète de notre vieille société, quel doit être le rôle du producteur, du travailleur conscient des difficultés de l'heure présente ?

Dans l'état de choses actuel, doit-il se croire solidaire de la Nation et contribuer à son relèvement ?

Pour nous, la question si posée est vite résolue. Nous ne faisons point partie de cette Nation, de cet Etat qui a mené le pays à sa ruine et à sa perte, et si nous en avons subi les contraintes et les coups nous avons, par contre, toujours refusé de nous plier en sujets obéissants et dociles. Et nous en avons toujours contesté le pouvoir et les droits. Comment, dans ces conditions, nous rendrions nous solidaires d'une œuvre de relèvement qui ne ferait, à nouveau, que consacrer et confirmer davantage notre esclavage. Ce serait aller à l'encontre de nos intérêts !

En tant qu'exploités, nous avons à réclamer la plus large rétribution possible pour le concours qu'on nous demande. Nous avons intérêt à gagner beaucoup et à produire peu. Nous avons intérêt à réduire la production, à la gêner, à l'arrêter si possible.

En tant qu'assujettis, nous devons « seller les plus grands embarras aux dirigeants, à accentuer le désordre, la décomposition sociale. Notre salut réside là. »

Nous devons faire en sorte de précipiter l'écroulement du capitalisme et de l'autoritarisme.

Dans une société communiste, le problème sera tout autre. Pour nous relever, nous pourrions parler d'efforts, de sacrifices. Mais pour l'instant, tant que l'exploitation et l'assujettissement de l'homme dureront, nous n'avons point à nous préoccuper du salut d'une société qui nous exploite et nous opprime.

Proclamons donc cette axiome qui devra inspirer tous nos gestes.

L'exploitation de l'homme par l'homme est incompatible avec un bon rendement, une bonne production.

SOLTICE.

Relents d'égout

Parmi les mille et un mensonges déversés par la grande Presse sur les actes des bolcheviks, il en est un que je veux rappeler, c'est celui qui consistait à affirmer que les bolcheviks avaient décrété la mise en commun des femmes.

Quand on fait du communisme, on ne saurait trop en faire !

J'avoue cependant que je me représenterais assez mal la femme mise en commun ! La terre, l'usine, les moyens de transports et d'échange je comprends, ce sont des choses. Mais des gens, des êtres humains, ravalés au rang de bêtes domestiques ; pire, au rang d'esclaves. Cela, de la part d'hommes de haute culture, s'étant voués, corps et esprit, à la libération des humains, sans distinction de race ou de sexe. Non, il fallait être idiot ou crapule pour croire, ou faire croire à une telle aberration, à une telle monstruosité.

Le fait fut d'ailleurs démenti, comme tant d'autres de même origine, par des adversaires même des bolcheviks.

Ce n'est pas pour relever un mensonge, une diffamation des profiteurs de la Cité humaine que j'écris ces lignes, les lecteurs de *Libertaire* connaissent la faiblesse d'opinion, ses moyens et ses buts. La Presse, ses requins et ses bourreaux sont capables de tout, même de dire la vérité, si de la dire ça rapportait du pognon !

J'ignore ce que la République des Soviets a fait, si elle a fait quelque chose, dans le domaine des rapports entre femmes et hommes. L'amour libre, l'union libre devront logiquement paraître l'œuvre sociale et économique dans la réalisation du socialisme.

Et ce mot de « libre » ne sous-entend-il pas la suppression de la soumission de l'esclavage ?

« Il ne faut pas parler de corde, dans la maison d'un pendu. »

Mais quand on « fait » dans l'argent, le bon sens, la logique, la raison, sont mis au rancart, avec la loyauté et la franchise.

Ces ignobles drôles ont voulu salir par une diffamation, le nouveau régime russe. Mais ils se garderont bien de mettre en relief l'état de servage et de prostitution dans lequel leur belle société place la femme.

Personne n'est libre dans notre maudite galère, la femme encore moins que l'homme. Tout est prostitué au métal, au papier, la femme encore plus que l'homme.

En bas, il y a peu d'ouvrières qui gagnent leur vie, ce qui en oblige beaucoup à chercher dans la prostitution les moyens de vivre.

Notre bourgeoisie trouve cela très bien. La prostitution est normale, logique, obligatoire avec les mœurs et la morale (sic) écurante.

Mœurs et morale qui permettent au jeune homme de satisfaire ses besoins sexuels, mais interdirent à la jeune fille les mêmes satisfactions !... D'où nécessité qu'il y ait un certain nombre de femmes, sexuellement à la disposition des hommes, en attendant qu'ils fassent un « beau » mariage ! Femmes en carie, syphilis, bordels, aspects admirables de la situation féminine chez nous !

Voici des maisons closes, secrètes. Sévères, qui ne s'ouvrent que devant les initiés. Quelques scandales provoqués par des scènes extra-violentes ont permis au public de connaître ce qui se passait derrière ces portes et volets mal-entendus. Là, des monstres à face humaine, recrutés des gamineries, qui étaient livrés à la lubricité sénile de vieux hiboux, du monde riche !...

Les Russes ?... Mais regardez-vous donc... salués !

Regardez donc vos « mariages » bourgeois, moralistes ; ces jeunes filles, les vôtres, que (oh ! très légalement et munies des sacrements de l'Eglise), vous prostituez à des demi-vieux, fanés, usés, hâlés, vidés par les noces et les débauches, pour une certaine satisfaction.

Maquignons de nos virgins, vous les bazardez, mutilant leur cœur, leurs sentiments, vous les forcez au lit-poursuivre.

Et vengeance de la nature outragée, à leur tour, elles cocufient leurs maris qui retourneront aux enfers de haut vol, vers les plaisirs pervers !

Joli monde, que nos amis de Russie connaissent !

Montons au sommet de l'échelle sociale, regardons par la déchirure du voile qui cache aux profanes les mœurs des Grands ! Voilà l'affaire Steinheil qui fit tant de bruit à son époque.

Accusée d'avoir assassiné son « mari », Mme Steinheil passa aux assises, où elle fut d'ailleurs acquittée.

Nous apprîmes au cours de ce scandale, que cette dame était la maîtresse d'un des prédateurs de Raymond Poincaré : Félix Faure, l'impeccable Premier grand moraliste de France. Il est mort, dans un dernier spasme, dans les bras de sa maîtresse !...

Et celle-ci était, par surcroît, le « reste », après la bonne table et le bon gîte, que la République française sait si bien offrir à ses visiteurs royaux et impériaux !...

Retournez-le ce monde ; par n'importe quel bout, qu'avec des

